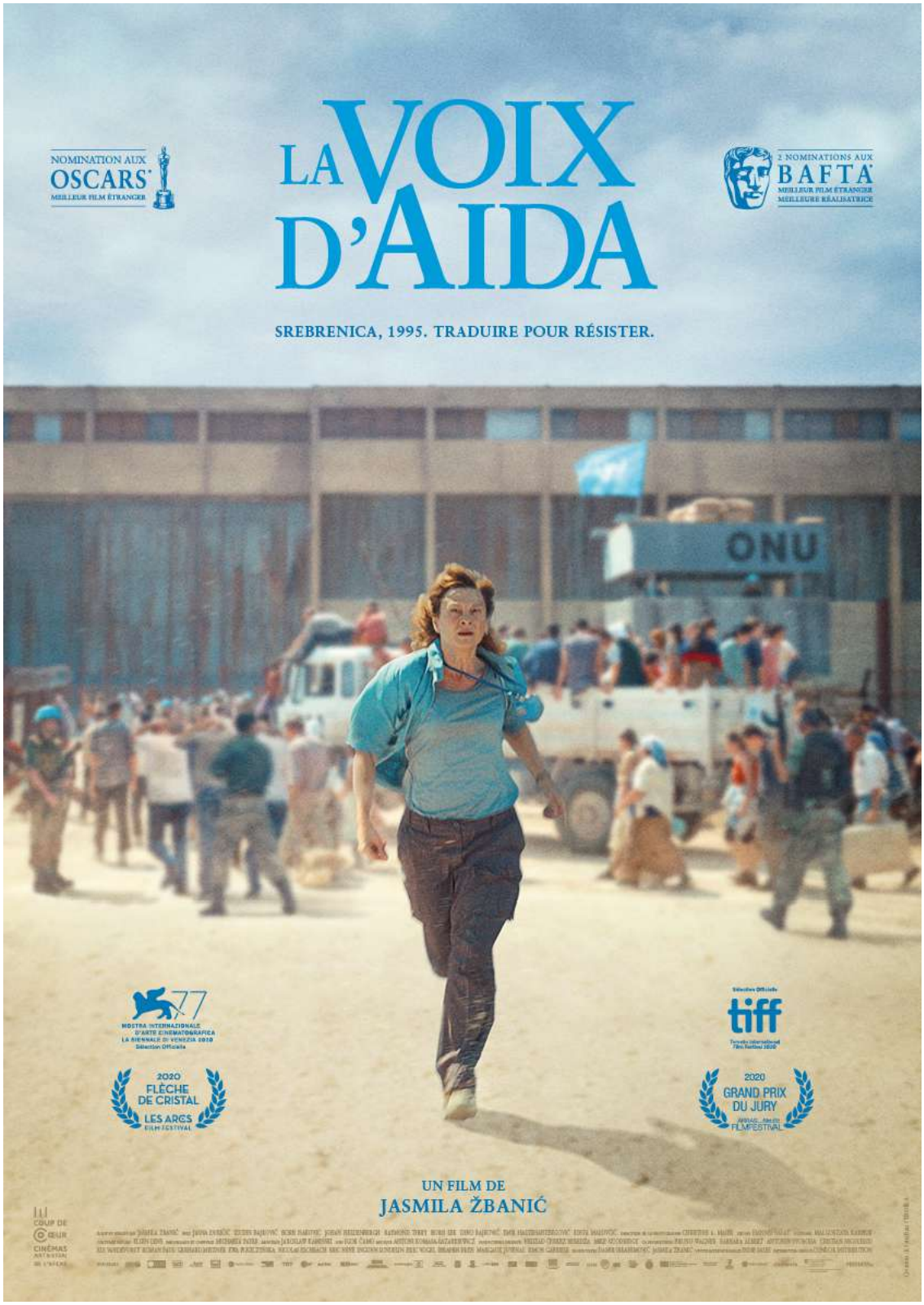
NOMINATION AUX
OSCARS
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
LA VOIX D'AIDA
2 NOMINATIONS AUX
BAFTA
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
MEILLEURE RÉALISATRICE
SREBRENICA, 1995. TRADUIRE POUR RÉSISTER.
ONU
77
2020
FLÈCHE
DE CRISTAL
LES ARCS
FILM FESTIVAL
tiff
2020
GRAND PRIX
DU JURY
FILMFESTIVAL
UN FILM DE
JASMILA ŽBANIĆ

«La Voix d'Aida»

Un film de Jasmila Žbanić

Date de sortie en Suisse romande: 22 septembre 2021
Date de sortie en Suisse alémanique: 05 août 2021

Drame, France, Bosnie-Herzégovine, Allemagne, 2020, DCP, Couleur, 104 min.
Langue: bosniaque, anglais, néerlandais
Sous-titre: français, allemand

Mostra internationale de cinéma de Venise

Toronto International Film Festival

London Film Week, meilleur film, meilleure réalisatrice et meilleure actrice

Festival international du film de Rotterdam, prix du public

Les Arcs Film Festival, Flèche de Cristal et prix du public

Festival du film d'El Gouna- Etoile d'or du meilleur long métrage

Contacts

Distribution
cineworx gmbh
info@cineworx.ch
+41 61 261 63 70
www.cineworx.ch

Presse
Eric Bouzigon
eric@filmsuite.ch
+41 79 320 63 82
www.filmsuite.ch

1. Synopsis

Bosnie, 11 juillet 1995. Aida est traductrice pour les Nations Unies à Srebrenica. Quand l'armée serbe assiège la ville, sa famille fait partie des milliers de civils qui partent chercher refuge dans un camp de l'ONU. Au cœur des négociations, Aida a accès à des informations cruciales qu'elle doit traduire. Elle en sait beaucoup, trop même pour se contenter d'accepter les promesses effectuées par les dirigeants et rester insensible face à ce qui est en train de se passer. Aida met alors tout en œuvre pour protéger son mari et ses deux fils.

Sélectionné aux Oscars dans la catégorie du meilleur film étranger, « La voix d'Aida » met en scène de manière bouleversante l'incroyable courage déployé par une femme, épouse et mère, pour sauver sa famille. La réalisatrice Jasmila Žbanić offre ainsi un magnifique hommage à toutes les victimes survivantes de conflits qui parle avec justesse d'amour et de résilience.

2. À propos de Jasmila Žbanić

Née à Sarajevo en 1974, Jasmila Zbanic est diplômée de l'Académie des Arts Dramatiques, du Théâtre et du Cinéma de sa ville natale. Avant de se tourner vers la réalisation, elle a été marionnettiste au sein du Bread and Puppet Theater, dans le Vermont, et clown dans l'atelier de Lee Delong.

Son premier long métrage, SARAJEVO, MON AMOUR, remporte l'Ours d'or à la Berlinale en 2006 (ainsi que le prix du Jury Œcuménique et le prix de la Paix), le Grand prix du jury de l'American Film Institute, le Grand Prix Odyssée du Conseil de l'Europe. SARAJEVO, MON AMOUR a été vendu dans une quarantaine de pays où il a connu un grand succès et obtenu des nominations au European Film Award du meilleur film et de la meilleure actrice.

La cinéaste enchaîne avec LE CHOIX DE LUNA en 2010, présenté en compétition officielle au festival de Berlin. Le film est distribué dans une vingtaine de pays et décroche plusieurs distinctions comme le Filmkunstfestival Schwerin Award du meilleur réalisateur, le Golden Apricot IFF Yerevan – prix FIPRESCI, et le Golden Arena Award du meilleur réalisateur au Pula Film Festival 2010. LE CHOIX DE LUNA est cité au European Film Award de la meilleure actrice.

Le troisième long métrage de Jasmila Zbanic, LES FEMMES DE VISEGRAD, est présenté au festival de Toronto et obtient le prix Femmes de cinéma au festival européen des Arcs. En 2014, LOVE ISLAND est projeté au festival de Locarno, puis diffusé sur Arte où il séduit plus de 500 000 téléspectateurs. Son documentaire expérimental ONE DAY IN SARAJEVO est présenté au festival du documentaire de Leipzig et dans une trentaine de festivals du monde entier.

Tous les films de la réalisatrice ont été produits par Deblokada, collectif d'artistes que Jamila Zbanic a créée.

Ses vidéos ont été diffusées dans plusieurs lieux d'expositions artistiques comme Manifesta 3, la Biennale d'Istanbul Biennial, le Kunsthalle Fridericianum Kassel, la Swedish Contemporary Art Foundation, le New Museum de New York...

En 2014, elle a décroché le prix KAIROS qui consacre les artistes européens dont l'œuvre a un impact culturel et social majeur.

Filmographie sélectionnée:

2021 - LA VOIX D'AIDA

2014 - ONE DAY IN SARAJEVO

- LOVE ISLAND

- LES FEMMES DE VISEGRAD

2011 - LE CHOIX DE LUNA

2006 - SARAJEVO, MON AMOUR (Lauréat de l'Ours d'or à la Berlinale de 2006)

3. Entretien avec la réalisatrice

Parlez-nous du fait historique à l'origine de La Voix d'Aida. Où étiez-vous en 1995 ? Pourquoi ce projet vous tenait-il particulièrement à cœur ?

Le massacre systématique de plus de 8000 habitants de Srebrenica, ville située à l'est du pays, à la fin de la guerre de Bosnie (1992-1995), est un terrible traumatisme pour tous les Bosniaques.

Pendant le conflit, Srebrenica a été déclarée par l'ONU "zone de sécurité" pour les civils et les habitants. Pourtant, quand les forces bosno-serbes ont envahi la ville en juillet 1995, les Casques bleus, désarmés, qui avaient sollicité le soutien de l'ONU à New York ont été totalement livrés à eux-mêmes avec la population.

Srebrenica est à 40 minutes de vol de Vienne, à moins de deux heures de Berlin et c'est terrifiant de se dire qu'un tel génocide ait pu se produire sous les yeux des Européens – alors qu'on avait tous répété inlassablement "Plus jamais ça".

Le sentiment de sécurité et la confiance dans des institutions comme l'ONU ont été réduits à néant, des milliers de gens sont morts et bien plus encore les ont pleurés.

À titre personnel, Srebrenica occupe une place particulière, parce que j'ai survécu au siège de Sarajevo et qu'on aurait facilement pu finir comme Srebrenica. Je m'étais toujours dit qu'il faudrait faire un film à partir de qui s'était passé, mais je n'avais jamais imaginé que ce serait moi ! Pour autant, ces événements m'ont toujours hantée. J'ai lu toute la documentation que j'ai pu réunir sur Srebrenica, et après quatre films seulement, je me suis sentie prête à m'atteler à celui-ci – en sachant qu'il y aurait de nombreux obstacles.

Lesquels?

La Bosnie ne produit qu'un film par an. Nous n'avons presque pas d'infrastructure cinématographique et nos sources de financement sont infimes. Nous n'avons reçu que 5% du budget en provenance de Bosnie. Autrefois, la Bosnie faisait partie de la Yougoslavie et bénéficiait de son infrastructure solide, mais après la guerre, tout a volé en éclats, les liens avec les autres pays sont devenus très limités et nous nous sommes retrouvés en plein désert en matière de productions… Du coup, en raison des critères que nous avions pour ce projet, c'était un tournage très difficile.

Après la guerre et les divisions internes de la Bosnie, Srebrenica est restée sous domination bosno-serbe. Notre gouvernement compte plusieurs hommes politiques d'extrême-droite qui continuent à nier l'existence du génocide de Srebrenica. Ils acclament les criminels de guerre en héros, et refusent la décision du Tribunal Pénal International de La Haye selon laquelle les événements de Srebrenica constituent un génocide. Par conséquent, un autre obstacle majeur que nous avons rencontré était politique.

Malgré tout, nombreux étaient ceux qui tenaient vraiment à ce que le film voie le jour et qui nous ont soutenus. De nombreux Bosniaques nous ont aidés. Par ailleurs, neuf pays européens, qui voulaient que cette histoire soit racontée, ont coproduit le film.

Damir Ibrahimovic, notre producteur délégué, a fait des choix extrêmement courageux et audacieux. Il nous aura fallu des années pour mettre en œuvre ce film, mais nous y sommes parvenus parce que nous avions à cœur de raconter cette histoire : il ne s'agit pas que de la Bosnie ou des Balkans, mais d'êtres humains et de notre comportement lorsque nous nous affranchissons de toute règle morale et quand nous anéantissons toute humanité.

Comment avez-vous élaboré la dramaturgie? S'agit-il d'une fiction inspirée de faits réels?

J'ai beaucoup lu sur le sujet, j'ai écouté pas mal de femmes me livrer leurs témoignages, et me parler de leurs fils, maris, frères, pères, abandonnés par l'ONU et capturés par l'armée bosno-serbe. Ces témoignages, constamment à la Une des médias, m'ont bouleversée. Aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, 1700 personnes sont encore portées disparues. La tragédie de Srebrenica m'a totalement dévorée de l'intérieur en tant que cinéaste.

Je me sentais investie d'une immense responsabilité s'agissant de la manière dont j'allais raconter ces événements. Parfois, j'avais le sentiment d'être en terrain miné. J'étais déterminée à réaliser un film qui permette au spectateur de bien comprendre, en 1h40, ce qui s'est passé à l'époque, tout en restant fidèle aux émotions, aux personnages et aux faits. J'étais consciente qu'il était impossible de restituer le moindre aspect de cette réalité historique. Il fallait que je fasse des choix.

Et il a donc fallu que j'invente pas mal de choses car le cinéma possède ses propres règles. Par exemple, dans la réalité, le commandant néerlandais de l'ONU a eu plusieurs rendez-vous avec le général bosno-serbe Mladic à l'hôtel Fontana pour négocier le sort de la ville. Il existe

des vidéos de ces rencontres sur le net. Mais cela n'aurait pas fonctionné en plusieurs scènes, si bien que j'ai choisi de n'en faire qu'une seule séquence. J'ai dû ajouter une dose de fiction à certains éléments, et inventer des personnages.

L'ouvrage de Hasan Nuhanovic, Under the UN Flag, dont l'histoire a inspiré le film, m'a été d'une aide précieuse.

Parlez-moi du personnage d'Aida.

Elle est entre deux mondes : elle est bosniaque, et ses proches sont dans la même situation que les 30 000 habitants de Srebrenica, mais elle travaille pour l'ONU, si bien que sa position est ambiguë. Elle croit en l'ONU. Elle croit que sa famille sera en sécurité sur une base de l'ONU, et qu'elle bénéficie de certains privilèges parce qu'elle travaille pour l'ONU. Le film évoque son parcours dès lors que tout s'effondre autour d'elle.

Parlez-nous de l'actrice principale, Jasna Đuričić. L'aviez-vous repérée très en amont ? Comment avez-vous travaillé avec elle?

J'avais dirigé Jasna Đuričić dans LES FEMMES DE VISEGRAD. Je l'ai aussi pas mal vue au théâtre et dans d'autres films. C'est une comédienne exceptionnelle d'une incroyable énergie. Elle est juste, précise et elle fait entièrement confiance au réalisateur – c'est un bonheur de travailler avec elle. On a collaboré de manière totalement naturelle. Après les lectures et les répétitions, où nous avons évoqué toutes les situations, nous avons beaucoup improvisé. Par exemple, c'est le cas de l'histoire de sa famille : les circonstances de sa rencontre avec son mari, de leur mariage, de la scolarité de leurs enfants… tout ce qui précède le début du film. Nous avons répété dans l'appartement où nous avons tourné par la suite. Rien de tout cela ne figurait dans le scénario, mais c'était important pour les acteurs et moi-même de bien cerner le passé des personnages et d'enrichir le film de leurs trajectoires, même si elles ne sont pas évoquées à l'image.

Ensuite, nous avons répété toutes les scènes, dans l'ordre chronologique, en décors naturels. C'était essentiel car on avait un plan de tournage délirant, qui devait s'adapter aux disponibilités des acteurs, et qu'on a tourné totalement dans le désordre. Nos comédiens venaient des quatre coins du monde : Pays-Bas, Belgique, Serbie, Pologne, Roumanie, Croatie,

Bosnie… et s'adapter à leurs contraintes d'emploi du temps a été un vrai cauchemar. Du coup, pouvoir passer en revue tout le film dans l'ordre chronologique a permis aux comédiens de s'imprégner de l'énergie, de la force émotionnelle et du rythme de chacune des scènes. C'est à ce moment-là que la directrice de la photo Christine Maier et moi-même avons élaboré chaque plan.

Vous avez réuni de formidables acteurs. Pouvez-vous m'en parler?

Ce sont tous des Stradivarius : Izudin Bajrović (Nihad), Dino Barjović (Sejo, qui est vraiment le fils d'Izudin) et Boris Ler (Hamdija). Izudin insuffle au personnage l'énergie d'un homme d'origine bosniaque à la fois naïf, intelligent et bienveillant, mais qui a une mauvaise perception des choses.

Emir Hadžihafizbegović (prix d'interprétation masculine à la Mostra de Venise de 2014) : quand on tournait la scène où Emir, dans le rôle du soldat serbe, débarque dans la base pleine de réfugiés, son jeu était tellement réaliste que deux figurantes se sont évanouies. Elles étaient enfants pendant la guerre de Bosnie et son interprétation a réveillé de vieux traumatismes. C'était très fort émotionnellement pour Emir et les autres acteurs de camper ces rôles.

C'était aussi un vrai plaisir de travailler avec les acteurs néerlandais. Je les adore, surtout Raymond Thierry qui a su s'approprier Franken de sorte qu'à un moment donné, on le comprend, mais qu'à l'instant d'après, on est stupéfait devant son inaction. Je tiens aussi à citer Johan Heldenbergh, acteur belge qui joue Karremans et qui a su donner une vraie complexité à son personnage pour sensibiliser le spectateur à la difficulté de sa position.

Quant à Mladic, la vraie question était celle de savoir comment l'incarner étant donné qu'il est toujours en vie. Tout le monde sait à quoi il ressemble. Très peu savent à quoi Karremans ressemble. On a envisagé plusieurs pistes : ne pas le représenter à l'image, le filmer uniquement de dos … mais on ne voulait pas en faire un personnage mystérieux. C'est un être humain, certes, mais c'est un criminel de guerre – ce n'est pas une figure mythique, il est fait de chair et de sang. On s'est demandé quel acteur était à même de restituer son énergie et de camper sa personnalité. On a choisi le formidable Boris Isakovic. Il a un registre incroyable et une énergie délirante. Il existe pas mal d'images d'archives de Mladic, mais Boris a trouvé une approche originale et puissante du personnage qui est très fidèle aux événements.

Est-ce important que certains acteurs serbes jouent des musulmans bosniaques et inversement?

Non, je me moque des origines des gens – je choisis les meilleurs interprètes. Nous parlons tous la même langue, nous avons une histoire et une culture communes, et nous nous ressemblons. Les frontières n'ont pas d'importance au cinéma et ne devraient pas non plus en avoir dans la vie.

Sait-on aujourd'hui si Mladic avait l'intention, depuis le début, d'assassiner les hommes? Les négociations n'étaient-elles qu'une mascarade?

En 1991, le chef des Serbes de Bosnie, Radovan Karadzic (condamné à la réclusion à perpétuité pour crimes de guerre), a déclaré devant le Parlement que si la Bosnie prenait son indépendance vis-à-vis de la Yougoslavie, les musulmans disparaîtraient dans l'enfer de la guerre car ils seraient incapables de se défendre. Des images de cette déclaration existent sur YouTube. C'est ainsi qu'est né le génocide avéré dans les cas de Karadzic, Mladic et d'autres. Toutes les petites villes limitrophes de Bosnie et de Serbie ont subi des massacres de 3000 à 4000 habitants en mai 1992. Ce qui s'est produit était, de toute évidence, planifié.

Et l'ONU ? L'organisation s'est retrouvée dans une position intenable étant donné qu'elle n'a été soutenue par personne. Comment souhaitiez-vous qu'elle soit perçue?

Le film n'est pas à charge contre l'institution et les idées qu'elle incarne. Bien au contraire, il nous alerte sur le fait qu'on doit renforcer et soutenir nos institutions. L'ONU a été entravée politiquement par certains dirigeants d'autres pays. Livrer Srebrenica à elle-même a surtout été une décision politique. Tout, absolument tout, a été fait pour entraver l'action de l'ONU. Ce qui n'exonère pas les Néerlandais. Ils avaient beaucoup de préjugés à l'égard des Bosniaques musulmans et une vision du monde assez colonialiste en général. Florence Hartmann l'explique dans son livre, Le sang de la realpolitik. Je conseille ce livre car il ne parle pas seulement de Srebrenica, mais du fonctionnement du système politique. Si le génocide de Srebrenica se passait aujourd'hui, en 2020, l'issue serait la même ! L'Union européenne ne bougerait pas le petit doigt ! Je trouve cela terrifiant.

Où avez-vous tourné les scènes de la base de l'ONU?

Dans un décor que nous avons construit. Il y avait déjà une grande salle, mais nous avons dû l'aménager en fonction de l'atmosphère qu'on souhaitait qu'elle dégage. Il fallait que cet espace se trouve au milieu de nulle part, et il nous fallait un vaste terrain où les gens pouvaient se masser, avec une route pouvant les mener vers la vie ou la mort. Étonnamment, il s'est avéré très difficile de trouver un site qui nous convienne en Bosnie, alors même qu'il y a tant d'usines désaffectées. Nous avons déniché l'endroit idéal dans un ancien camp de concentration qui avait servi pendant la guerre, si bien qu'on ne pouvait pas y tourner. Nous avons tourné dans le bâtiment adjacent. Plusieurs lieux avaient été marqués par la violence, y compris les écoles.

Certains de nos figurants étaient d'anciens prisonniers. C'était une découverte très étrange. On tournait une scène où des hommes sont contraints de grimper dans un camion et on a donc expliqué aux figurants comment s'y prendre. L'un d'entre eux a répondu : "Ce n'est pas comme ça qu'ils nous ont emmenés". Au début, je n'ai pas compris. Il a repris : "J'étais ici, dans ce camp, pendant 12 mois, et les soldats ne s'y prenaient pas comme ça pour nous donner des ordres". Cet homme nous a expliqué ce qu'il a vécu, et nous avons tourné la scène en fonction de ses consignes. C'est comme ça que j'ai découvert que, sur nos 400 figurants, beaucoup d'entre eux avaient été prisonniers du camp Heliodrom.

Les intérieurs ont été tournés à Stolac, les extérieurs à Mostar, à 40 minutes de là. Nous avons commencé par les scènes d'intérieurs, puis enchaîné avec les extérieurs, ce qui s'est avéré assez difficile. On tournait en extérieurs en juin et juillet par 40°C ! Tous les jours, nous avions une dizaine d'interventions des secours d'urgence car les gens s'évanouissaient à cause de la chaleur. Je ne me suis évanouie qu'une seule fois ! (rires)

Comment avez-vous créé l'incroyable climat de tension qui règne tout au long du film?

Pendant l'écriture, je voulais que le scénario comporte une dimension de thriller et qu'on ressente la formidable énergie que déploie Aida pour tenter de sauver sa famille. Au cours du montage, j'ai travaillé avec Jaroslaw Kaminski (IDA, COLD WAR) qui est un monteur épatant. On avait surtout à cœur que Srebrenica reste énigmatique et que le spectateur le perçoive.

Quand on tourne un film sur la Shoah, on peut tabler sur le fait que le public est informé sur le sujet, si bien qu'on n'a pas besoin d'être trop explicatif. Mais ce n'est pas le cas du génocide de Srebrenica. Par exemple on a fait un sondage auprès d'étudiants de Jarek, âgés d'une

vingtaine d'années, qui sont en section montage à l'école de cinéma de Lodz. Cinq d'entre eux avaient entendu parler de Srebrenica, sans savoir précisément ce qui s'était passé, et dix d'entre eux n'en avaient jamais entendu parler. J'ai le sentiment que c'est représentatif de la plupart des pays européens, sans même parler d'autres régions du monde.

Le film devait donc être compréhensible pour les spectateurs qui ne connaissent pas son fondement historique.

Il ne s'agit pas d'un documentaire historique. Quel est le vrai sujet du film?

La tragédie d'Aida et sa trajectoire émotionnelle. Je voudrais que les gens repartent de la projection avec les émotions et les questions suscitées par le film. Si les soldats néerlandais avaient témoigné de plus d'empathie, cette tragédie aurait-elle eu une issue aussi atroce ? Même lorsque les institutions et les États nous abandonnent, nous avons toujours la liberté d'être en empathie avec les autres et de leur venir en aide. Nous sommes constamment animés par un sentiment d'égoïsme – et le capitalisme se nourrit de l'égoïsme pour survivre, mais il mène notre planète et l'humanité tout droit à la catastrophe.

J'aimerais que le spectateur se projette personnellement dans les événements de Srebrenica et se demande si quiconque aurait été là pour lui dans ces moments terribles. Dans quelle mesure ces événements se seraient-ils déroulés différemment si nous avions été plus solidaires ?

Il y a aussi la question du traumatisme que nous léguons à nos enfants, qu'il s'agisse des enfants des bourreaux ou de ceux des victimes. Les auteurs des massacres déploient une énergie folle à nier leurs crimes, ce qui pèse terriblement sur les épaules des générations suivantes.

Certains de vos films parlent de la guerre, d'autres pas. Comment situer celui-ci dans votre parcours?

La plupart de mes films se déroulent après la guerre et racontent à quel point le présent est marqué par le passé. Cette guerre, dont nous sommes rescapés, continue à avoir des conséquences sur nos vies. Mais c'est mon premier film de guerre avec des chars, des fusils, des soldats… En tant que féministe, je considère la guerre comme une activité masculine.

Virginia Woolf l'a très bien dit : "La guerre est un jeu d'hommes. La machine à tuer est sexuellement déterminée, et de sexe masculin". Je pense que toutes les guerres ne sont que des espaces où s'épanouissent les sociopathes et les psychopathes. Au moment même où nous sommes en train de parler, certains s'enrichissent considérablement sur le dos des guerres. En réalité, une poignée s'enrichissent et des millions de gens souffrent.

Le film témoigne de la structure patriarcale et bureaucratique de la guerre. Ceux qui sont responsables – les détenteurs du pouvoir – sont toujours éloignés du théâtre des opérations. Le film montre cette femme piégée dans le labyrinthe de ce système et de ses conséquences. Pour moi, c'est ça, la guerre : une femme allongée par terre, abattue d'un coup de fusil dans le dos, pendant que les soldats pillent sa maison.

Les films de guerre sont le plus souvent enrobés de discours sur la liberté, la démocratie et la justice, à tel point qu'on ne distingue plus la vérité au-delà du récit, ni sa banalité intrinsèque. Il nous faut des récits qui nous montrent ce qui est dissimulé au-delà des apparences et qui adoptent des points de vue différents.

4. Le génocide de Srebrenica - Un acte politique prémédité et planifié

Texte rédigé par : Jacques-Olivier David pour Solidarité Internationale Bosnie-Herzégovine-France, Ivar Petterson pour Solidarité Bosnie-Genève, Nanou Rousseau pour Mères pour la Paix, et Florence Hartmann, ancienne membre du parquet du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie

A la fin des années 1980, la chute des régimes communistes en Europe de l'Est entraîne la renaissance des idées nationalistes et provoque ainsi l'éclatement de la Yougoslavie. La Bosnie-Herzégovine, le plus pur symbole de la mosaïque des peuples des Balkans, retrouve son indépendance en 1992. Mais, le pays est aussitôt confronté à ce qui deviendra rapidement l'agression la plus longue et la plus sanglante en Europe depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Le génocide commis en juillet 1995 à Srebrenica représentera la phase paroxystique d'un processus criminel orchestré par les pays voisins dont le projet politique visait à la disparition de la Bosnie-Herzégovine et de l'un de ses trois peuples, les Bosniaques.

4.1. Contexte historique

La Bosnie-Herzégovine, de par sa situation géographique, a été le terrain privilégié des conflits hégémoniques entre les puissances régionales. D'un royaume indépendant médiéval, la Bosnie passera tour à tour sous pouvoir ottoman, austro-hongrois, yougoslave avant d'accéder, de nouveau, à une indépendance étatique, en maintenant, tant bien que mal, sa diversité cultuelle et culturelle.

Au début des années 1990, la Bosnie-Herzégovine est l'une des six républiques de la Fédération yougoslave avec la Serbie (comprenant les régions autonomes du Kosovo et de la Voïvodine), la Croatie, le Monténégro, la Slovénie et la Macédoine. Née en 1918 de l'aspiration des peuples slaves méridionaux de s'unir entre eux puis reformée en 1945, la Yougoslavie était un pays pluriconfessionnel, pluriethnique, plurilinguistique, constitué de Serbes (36,2% de la population globale selon le recensement de 1991), de Croates (19,7%), de Musulmans (10%, aujourd'hui désignés comme Bosniaques, terme qui diffère de celui de Bosnien correspondant aux habitants de la Bosnie-Herzégovine) de Slovènes (7,5%), de Macédoniens (5,8%), de Monténégrins (2,3%) et d'une dizaine de minorités nationales dont les Albanais constituaient la communauté la plus importante (9,3% de la population du pays). Au cœur de l'espace yougoslave, la Bosnie-Herzégovine, —territoire autrefois pluriconfessionnel (Bosniens catholiques, orthodoxes, musulmans) devenu pluriethnique lorsque, à la fin du XIXème siècle, l'appartenance ou l'ascendance confessionnelle a été assimilée à une ethnicité au détriment

de la langue ou de l'histoire commune—, compte, en 1991, 43,7 % de Bosniaques, 31,4 % de Serbes, 17,3 % de Croates et 5,5% de personnes se déclarant yougoslaves.

Dans les années 1980, suite au décès du maréchal Tito, dont le régime socialiste autoritaire imposait des compromis entre les différentes aspirations identitaires afin de maintenir l'unité du pays, la volonté de domination de la Serbie sur la Yougoslavie fait naître des tensions internes. L'épuisement du communisme, la crise économique et les appels aux réformes et à une démocratisation du système ont créé un climat propice au retour des nationalistes qui n'avaient pas droit de cité du temps du communisme titiste. Certains nationalistes jugent même qu'il y a urgence car la démocratisation de la Yougoslavie conduirait à son entrée rapide dans la Communauté économique européenne (CEE) et mettrait fin aux projets nationalistes identitaires.

En 1986, l'Académie serbe des Sciences et des Arts lance l'offensive en publiant un Manifeste (Le Memorandum) nationaliste qui présente les Serbes comme victimes de la politique d'unité et de fraternité yougoslave et ne conçoit la Yougoslavie que sous domination serbe ou dépecée pour y créer une Grande Serbie. Les Académiciens trouvent dans l'ambitieux apparatchik du nom de Slobodan Milošević un puissant relais politique. Celui-ci pense d'abord utiliser l'impact du Mémorandum pour empêcher une démocratisation de la Yougoslavie à laquelle aspirent de plus en plus de Yougoslaves et pour prendre la direction d'une Yougoslavie communiste et re-centralisée.

À partir de 1987, Milošević orchestre une campagne médiatique ouvertement nationaliste qui propage des discours de haines et de désinformation dans les foyers de Serbie et chez les populations qui suivent les médias serbes. Puis, il écarte toute voix anti nationaliste au sein du Parti communiste et de l'administration serbes, et, avec l'aide de la rue, place ses alliés au Monténégro, d'une part, et en Voïvodine et au Kosovo, deux provinces de Serbie, d'autre part, dont il supprime l'autonomie accordée par Tito. A la fin de la décennie, il contrôle la moitié des voix de la présidence fédérale yougoslave.

La volonté de domination serbe sur la Yougoslavie conduit à son éclatement pour la deuxième fois de son histoire. D'abord, elle assure la victoire des nationalistes aux premières élections multipartites de 1990 dans presque toutes les républiques fédérées. Les partis qui prônent une transition démocratique rapide et l'entrée du pays dans la Communauté économique européenne sont marginalisés. La fédération yougoslave se fracture. Dès le printemps 1990, la Serbie et ses services secrets arment les populations serbes de Croatie qui, aussitôt, se révoltent et réclament un État serbe indépendant sur un tiers de la Croatie.

Le spectre d'une Grande Serbie fait mécaniquement renaître celui d'une Grande Croatie dont la Bosnie-Herzégovine devient à nouveau la proie. Les tentatives de médiation internationale échouent. En effet, une dissolution pacifique de la Yougoslavie briserait le rêve d'une Grande Serbie nourrie depuis le XIXème siècle par une partie des Serbes. Le maintien et la démocratisation de la Yougoslavie de même. Le gouvernement serbe prétendait vouloir sauvegarder l'union yougoslave face à des sécessions, ce qui lui vaut le soutien de plusieurs gouvernements, dont celui de François Mitterrand. Mais en réalité, seule une dissolution violente offre à la Serbie le cadre indispensable à l'expansion de son territoire historique et au regroupement de toutes les populations serbes de l'espace yougoslave. En février 1991, les insurgés serbes armés par Belgrade proclament leur indépendance du reste de la Croatie.

En mars 1991, un accord secret est conclu à Karadjordjevo (Voïvodine) entre le président de la république de Serbie, Slobodan Milošević et le président de la république de Croatie, Franjo Tuđman, concernant la séparation des populations serbes et croates et le partage de la Bosnie-Herzégovine entre Croates et Serbes.

L'armée yougoslave se range du côté de Milošević croyant qu'il aspire au maintien de la Yougoslavie. Depuis l'insurrection serbe en Croatie, elle s'est déployée comme force d'interposition mais elle dessine déjà les contours de la future Grande Serbie. En 1991, elle se met au service de la politique du regroupement ethnique des populations enchevêtrées depuis des siècles et donc de leur séparation par la purification ethnique et se métamorphose dès lors en armée panserbe.

En juin 1991, la Slovénie puis la Croatie proclament leur indépendance comme l'autorisait la Constitution yougoslave. Pour préserver les frontières de la Yougoslavie, l'armée fédérale intervient néanmoins en Slovénie mais n'obtient ni le soutien de Milošević ni des autres présidents. En juillet, elle se retire et aussitôt intervient en Croatie. Fin 1991, elle a amputé un tiers du territoire de la Croatie et laissé les milices serbes procéder à l'épuration ethnique des Croates et des non-serbes. Symbole de la mixité ethnique, Vukovar, la perle du Danube assiégée pendant trois mois, n'est plus qu'un champ de ruine lorsqu'elle tombe aux mains des forces serbes en novembre. En décembre, pour contraindre la Croatie à accepter sa défaite, l'armée qui assiège Dubrovnik la bombarde. Aussitôt le cessez-le-feu signé entre la Croatie et l'armée fédérale, celle-ci se retire avec son armement lourd en Bosnie tandis que les territoires soustraits à la Croatie sont placés sous protection des Nations-Unies dans l'attente d'un accord de paix.

4.2. Guerre et crimes en Bosnie 1992-1995

Bien que favorables au maintien de la Yougoslavie, la Macédoine et la Bosnie-Herzégovine demandent à quitter ce qui reste de la fédération, qu'elles jugent dominée par la Serbie. La première proclame son indépendance suite à un référendum en septembre 1991. Pour leur part, les Bosniens soutiennent la proposition d'indépendance à 64% lors d'un référendum supervisé par la Commission européenne en mars 1992. La majorité des Serbes de Bosnie boycotte ce vote à l'appel de Radovan Karadžić, le chef de file des nationalistes bosno-serbes. Depuis la mi-1991, alors que la guerre commence en Croatie, la Serbie et ses services secrets arment les Serbes de Bosnie.

En janvier 1992, Radovan Karadžić, selon le même scénario qu'en Croatie, autoproclame une « république des Serbes de Bosnie » sur une partie du territoire de la Bosnie-Herzégovine et organise dans toutes les municipalités à majorité serbe des autorités parallèles (administration et police) entièrement financées par Belgrade. Lesquelles empêchent l'ouverture des bureaux de vote pour le référendum. En dépit du contexte, une partie des Bosno-Serbes vote en faveur de l'indépendance et participe par la suite à la défense de la République de Bosnie-Herzégovine, au côté du général bosno-serbe Jovan Divjak, qui codirigea l'armée bosnienne et a défendu Sarajevo.

Le 6 avril 1992, la République de Bosnie-Herzégovine proclame son indépendance. Les contingents de l'armée yougoslave devenue serbe retirés de Slovénie et de Croatie se sont regroupés pendant l'hiver en Bosnie. Belgrade a nommé à leur tête le général Ratko Mladić qui a fait ses preuves en Croatie en tant que colonel. L'offensive des forces serbes est lancée le jour même. Les contingents en Bosnie convergent avec ceux venus de Serbie pour prendre en tenaille tout l'est de la Bosnie, limitrophe de la Serbie. Commence alors une fulgurante campagne de purification ethnique le long de la vallée de la Drina qui durera jusqu'à la fin de l'été 1992 tandis que les regards sont fixés sur l'encerclement de Sarajevo, la capitale bosnienne, dont la population pluriethnique subira durant 1425 jours de siège des bombardements intensifs et des tirs de snipers qui feront près de 13 000 morts.

En mai 1992, la communauté internationale reconnaît l'indépendance de la République de Bosnie-Herzégovine. À Belgrade, le président Milošević parle d'ex-Bosnie-Herzégovine. Aussitôt, l'armée yougoslave avec l'ensemble de son armement se transforme en Armée de la « République serbe », autoproclamée en Bosnie. Le général Ratko Mladić en garde le commandement et se place, officiellement, sous l'autorité de Radovan Karadžić, bien qu'officieusement il continue de répondre aux directives de Belgrade qui lui verse son salaire. La Serbie dès lors affirme ne pas être impliquée dans la guerre en Bosnie. Afin de dissimuler l'agression contre la Bosnie-Herzégovine, la propagande nationaliste serbe lance alors, avec

succès, le mythe de « guerre civile interethnique » et allègue que les Bosniaques musulmans sont des Serbes convertis par les Ottomans. Dans cette logique, aussi bien les régions à majorité serbe que celles à majorité bosniaque, telle la Bosnie orientale, reviendraient donc légitimement aux Serbes. Cette guerre néanmoins n'a pas pour objectif la soumission et la conversion des Bosniaques mais leur élimination ainsi que la disparition de la Bosnie-Herzégovine, destinée à être partagée entre la Croatie et la Serbie, laquelle revendique la plus grande partie.

En quelques mois, les forces dirigées par Mladić prennent le contrôle des 2/3 du territoire de la Bosnie-Herzégovine. La résistance est d'abord assumée par des civils, souvent munis de simples fusils de chasse, puis la République de Bosnie-Herzégovine reconnue internationalement forme une armée dont le commandement est confié à trois généraux, un serbe, un croate et un bosniaque. Mais elle est confrontée à l'embargo international sur les armes décrété par le Conseil de sécurité des Nations unies sur l'ensemble de l'ex-Yougoslavie dans l'espoir d'arrêter la guerre. La Bosnie-Herzégovine juge avoir été privée du droit de se défendre face à une armée qui s'est illégitimement emparée de l'arsenal yougoslave alors que celui-ci appartenait à tous les peuples yougoslaves. Les grandes puissances maintiennent néanmoins l'embargo général sur les armes et envoient des casques bleus pour calmer ce qu'elles interprètent alors comme des violences inter-ethniques. Les agences humanitaires internationales dénoncent pourtant une politique de nettoyage ethnique à grande échelle contre les non-Serbes et dont les Bosniaques sont les premières victimes. Le terme « ethnic cleansing » entre alors dans le langage officiel de l'ONU.

Tandis qu'elles finissent de vider de leur population bosniaque les villes et les villages de Bosnie orientale par les massacres et les déportations, les forces serbes entament à la fin du printemps 1992 la purification ethnique du nord et nord-ouest du pays. Début août 1992, des journalistes britanniques révèlent l'existence de camps de concentration où des dizaines de milliers de Bosniaques et Croates de la région de Prijedor-Kozarac sont internés et torturés. 3000 y ont été tués. Parallèlement, les forces du général Mladić tiennent le siège des villes qui leur échappent afin d'y détruire toute vie commune entre communautés : Sarajevo, Tuzla, Mostar, Gorazde, Bihać, Maglaj, Gradačac, Olovo et tant d'autres.

Les travaux du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) l'ont confirmé : cette guerre fut une guerre contre les civils.

La purification ethnique en était le but et non la conséquence. Elle visait à effacer toute trace de la présence des communautés jugés indésirables en vue de la création d'un État-nation pan-serbe ethniquement homogène. Dans cette perspective, les lieux cultuels et culturels ainsi

que les habitations sont détruits parallèlement à l'élimination et la déportation des populations non-serbes.

Fin 1992, les forces bosno-croates alliées jusqu'alors à l'armée bosnienne s'engagent à leur tour dans le dépeçage de la Bosnie et la création d'un territoire homogène indépendant dont ils chassent et massacrent les Bosniaques. Début 1994, les accords de Washington mettent fin à cette deuxième agression contre la Bosnie-Herzégovine et scelle la réconciliation entre Bosniaques et Croates. Ensemble, ils parviennent à faire reculer les forces serbes. En 1995, les dirigeants serbes doivent envisager la paix avant de perdre entièrement leur avantage militaire en Bosnie. À Belgrade, Milošević fait savoir qu'il est prêt à signer une paix qui concèderait aux Serbes la moitié de la Bosnie-Herzégovine. Cependant, il veut des territoires homogènes.

Or, le long de la vallée de la Drina, limitrophe de la Serbie, des rescapés de la purification ethnique ont réussi dans leur fuite à rejoindre durant l'été 1992 une poche de territoire encaissée dans une vallée, à portée des canons de Mladić : c'est l'enclave de Srebrenica où dans le froid et la faim s'entassent alors quelque 50 000 personnes. En février et mars 1993, les forces de Mladić réduisent de moitié cette « prison à ciel ouvert », sans parvenir à l'éliminer (chute des poches de Kamenica, Cerska et Konjevic Polje).

Les rapporteurs de l'ONU alertent sur les risques d'un génocide si les forces serbes entraient dans ce réduit assiégé. Le général Morillon, à la tête des Casques bleus en Bosnie-Herzégovine, se rend alors sur place et promet à une population qui se sait promise à la mort de ne pas l'abandonner. En avril 1993, le Conseil de sécurité de l'ONU place ce qui reste de l'enclave de Srebrenica sous protection des Nations-Unis et sous parapluie de l'aviation de l'OTAN. Il fait de même avec l'enclave de Gorazde, autre poche de résistance plus à l'ouest sur la Drina, contre laquelle les forces serbes viennent de lancer l'offensive, celle de Zepa (proche de Srebrenica), ainsi que les villes assiégées de Sarajevo et Tuzla.

Au bataillon canadien succède le bataillon hollandais, censé quitter l'enclave de Srebrenica en mai 1995 afin d'être remplacé par des Ukrainiens. Les forces serbes ne le laisseront pas partir et le soumettent à un blocus.

À La Haye, le TPIY annonce, en mai 1995, la mise en examen pour crimes contre l'humanité et génocide de Ratko Mladić et du chef politique des nationalistes serbes de Bosnie-Herzégovine, Radovan Karadžić. Les crimes qui leur sont imputés remontent à 1992 et concernent le siège de Sarajevo ainsi que les massacres et les déplacements forcés systématiques des populations non-serbes du nord-ouest et de l'ensemble de l'est et de la Bosnie-Herzégovine.

En dépit de leur inculpation, les deux dirigeants donnent l'ordre aux forces serbes de préparer la prise de Srebrenica et dépêchent des unités spéciales dont certaines viennent de Serbie. Les observateurs militaires de l'ONU déployés dans la région font part de leur inquiétude à leur hiérarchie. Mais depuis la fin mai 1995, les grandes puissances occidentales ont d'autres priorités. D'une part, elles doivent obtenir la libération de quelque 400 casques bleus pris en otage par les Serbes après que l'OTAN a bombardé leurs dépôts de munitions lourdes pour mettre fin à des bombardements meurtriers sur Sarajevo. D'autre part, elles ont envoyé à Belgrade des émissaires pour tenter de convaincre Milošević de conclure rapidement un accord de paix.

Les archives américaines ont depuis révélé que fin mai 1995, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France ont décidé, en secret, de renoncer à la protection des zones de sécurité de Srebrenica, de Zepa et de Gorazde, toute trois situées dans l'est de la Bosnie en vue d'une négociation finale avec Milošević.

4.3. Génocide de Srebrenica

Le 8 juillet, les forces serbes commandées par Ratko Mladić avancent sur Srebrenica. La résistance opposée par les défenseurs bosniaques est illusoire alors qu'ils ont été contraints de remettre l'essentiel de leur armement à l'ONU en échange de la protection de l'enclave. Les Casques bleus abandonnent une à une leur position de blocage. Alors que les Serbes sont aux portes de la ville, les dirigeants occidentaux et de l'ONU affirment que les Serbes n'ont pas l'intention de prendre Srebrenica. Sur place, les casques bleus ont demandé l'intervention de l'aviation de l'OTAN pour restaurer le périmètre de sécurité. Le 10 juillet au soir, les défenseurs bosniaques abandonnent leurs positions pour permettre aux avions de l'Alliance d'opérer. Comme cela est montré dans le film La Voix d'Aïda, le bombardement aérien n'aura jamais lieu. Les forces armées serbes pénètrent dans Srebrenica le 11 juillet.

Dans la matinée du 11 juillet, devant l'imminence de l'entrée des forces serbes, le Maire de Srebrenica ordonne aux femmes, enfants et personnes âgées de se réfugier à la base des Casques bleus de Potočari, à 5 km de Srebrenica. Seule une minorité parvient à franchir l'enceinte de la base. Les autres s'entassent à l'extérieur. Si le film de Jasmila Žbanić choisit de centrer son récit sur les événements du camp de Potočari, à l'extérieur du camp la majorité des hommes valides se rassemble dans la montagne afin, la nuit tombée, de s'exfiltrer en colonne dans l'espoir de rejoindre par les forêts les lignes de l'armée bosnienne à 80 kilomètres au nord-ouest. L'entreprise est périlleuse, le terrain miné et ils doivent franchir les

lignes serbes mais ils se savent condamnés à une mort certaine s'ils tombaient entre les mains des soldats de Mladić.

Arrivé à Potočari, le général Mladić ordonne l'évacuation de la base hollandaise. Des hommes et des adolescents qui y ont trouvé refuge sont arrachés à leur famille et exécutés derrière les bâtiments. Les autres sont sommés de rejoindre la foule à l'extérieur. Au total, deux mille hommes et adolescents sont séparés à Potočari des femmes, des enfants et des seniors et sont assassinés à proximité de la base (quelque 350) ou conduits vers des lieux de détention puis des sites d'exécution dispersés dans la région : La Voix d'Aïda montre notamment les hommes et enfants être emmenés dans une salle de spectacle pour y être exécutés. Selon les enquêteurs du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), un seul homme présent à Potočari a survécu, après avoir réussi à s'échapper avant le tri auquel procède les hommes de Mladić sous le regard des casques bleus néerlandais.

Le 12 juillet au matin, la tête de la colonne de 14 000 personnes, principalement des hommes, dont à peine un tiers est armé, perce sans combat les lignes serbes mais le reste de la colonne est rapidement encerclé et soumis à des bombardements et des tirs d'armes automatiques. Ceux qui survivent seront traqués les jours suivants. Plus de six mille d'entre eux trouveront la mort : les uns dans les forêts, les autres, capturés, sont emmenés vers les différents sites d'exécution de masse : stades de football, écoles, centres culturels, bâtiments agricoles… des lieux autrefois symboles de la vie commune. Les traces de balles et d'impacts de grenades offrent encore aujourd'hui une vision de l'horreur.

Déportés en bus ou en camion à proximité de la ligne de front, les femmes, les enfants et les personnes âgées attendront dans un camp de réfugiés au sud de Tuzla l'arrivée des survivants de la colonne. Certains mettront des jours, d'autres erreront des semaines voire des mois dans les montagnes avant de rejoindre Tuzla.

Suite à l'entrée des troupes serbes dans Srebrenica, l'ONU a envisagé de prendre en charge l'évacuation des populations avant d'y renoncer de crainte de se voir reprocher de s'être fait l'agent de la purification ethnique. L'abandon de Srebrenica a livré à la mort plus de 8000 personnes, tuées ou exécutées en quelques jours seulement : entre le 13 et le 19 juillet. 8372 victimes ont été recensées (des hommes entre 14 et 60 ans pour la quasi-totalité) et près de 7000 corps, identifiés par ADN, sont inhumés au Mémorial de Potočari au cours d'enterrements collectifs chaque 11 juillet.

Le massacre tant des hommes capturés à la base de Potočari que des civils de la colonne partis de Srebrenica en direction de Nezuk, a été reconnu par les tribunaux internationaux comme « génocide de Srebrenica ». Les enquêtes du TPIY ont par ailleurs montré que les

corps ensevelis dans des charniers primaires ont été, à l'automne 1995, déplacés au bulldozer et dispersés dans des charniers secondaires et tertiaires par les forces militaires serbes dans le but de dissimuler l'ampleur des exécutions massives de civils ou de personnes mises hors de combat. De nombreux survivants attendent encore aujourd'hui de pouvoir enterrer dignement leurs morts parce que leurs restes n'ont pas été retrouvés ou que seulement quelques os ont été identifiés.

Le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) a entendu plus de mille témoignages sur les faits survenus à Srebrenica, la plupart venant de survivants. Son équipe d'enquêteurs dirigée par le commissaire de police français, Jean-René Ruez, a travaillé sur le terrain dès juillet 1995 puis participé à partir de 1996, à la recherche de preuves matérielles sur les lieux d'exécution et lors des exhumations.

Le TPIY a reconnu la responsabilité de Radovan Karadžić et de Ratko Mladić dans le génocide de Srebrenica en juillet 1995 et les a condamnés à perpétuité. Par sa mort, Slobodan Milošević, également inculpé en relation avec le génocide de Srebrenica, a échappé à une condamnation. Lors de son premier jugement en lien avec le génocide de Srebrenica (Affaire Radislav Krstić, 2004), le juge Almiro Rodriguez a déclaré : « En cherchant à éliminer une partie des Musulmans de Bosnie, les forces des Serbes de Bosnie ont commis un génocide. Elles ont œuvré à l'extinction les 40 000 musulmans bosniaques qui vivaient à Srebrenica, groupe représentatif des Musulmans de Bosnie dans leur ensemble. Ils ont dépouillé tous les prisonniers musulmans de sexe masculin, militaires et civils, âgés et jeunes, de leurs effets personnels et de leurs pièces d'identité, et les ont délibérément et méthodiquement tués sur la seule base de leur identité.»

Repères Historiques

1918 Création du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, devenu en 1929 Royaume de Yougoslavie.

1941 Occupation de la Yougoslavie par l'Allemagne nazie. La Bosnie-Herzégovine passe sous contrôle de la Croatie Oustachie, qui a massacré les Serbes, Juifs, Roms et résistants, nt. au camp de Jasenovac.

1942-43 Les Tchetniks (royalistes serbes) ont massacré 70'000 Bosniaques, nt. à Foca et Visegrad.

1943-45 Les partisans de Tito, basés en Bosnie-Herzégovine, Monténégro et sur la côte dalmate, ont libéré la Yougoslavie de l'occupation nazie, luttant aussi contre les Oustachis croates et les Tchetniks serbes.

1945 Tito appuie la restauration de la Bosnie-Herzégovine dans ses frontières historiques, qui devient l'une des 6 républiques constitutives de la Yougoslavie socialiste.

1974 Les Bosniaques sont dénommés Musulmans dans la Constitution yougoslave.

1980 Mort de Tito. Établissement d'une Présidence tournante de 8 membres.

Hiver 1984 Jeux olympiques de Sarajevo, moment de gloire pour la Yougoslavie.

1986 Emergence du nationalisme serbe avec le Mémorandum de l'Académie des Sciences et des Arts.

1991 Début de la Guerre de Yougoslavie. Proclamation d'indépendance de la Croatie et Slovénie.

1992 Proclamation de l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine et début de l'agression serbe : la Guerre de Bosnie démarre, durant jusqu'à fin 1995 avec des destructions humaines, culturelles et matériels énormes.

1993-94 Offensive des forces nationalistes croates en Herzégovine.

Juillet 1995 Génocide de Srebrenica. 8370 victimes recensées par ADN et 6000 enterrées au Mémorial.

Déc. 1995 Accords de Dayton mettent fin à la guerre. Partage du pays en deux Entités ethniques.

2020 Ouverture du jugement en appel de Mladic, l'un des 161 procès au TPIY de criminels de guerre.

2021 Le verdict de l'appel est rendu. Ratko Mladic est condamné à perpétuité pour crimes contre l'humanité et crimes de guerre.

5. Devant la caméra

Aida	Jasna Đuričić
Nihad	Izudin Bajrović
General Ratko Mladic	Boris Isaković
Colonel Karremans	Johan Heldenbergh
Major Franken	Raymond Thiry
Hamdija	Boris Ler
Sejo	Dino Barjović
Joka	Emir Hadžihafizbegović
Vesna	Edita Malovčić

6. Derrière la caméra

Réalisation et scénario	Jasmila Zbanić
Décors	Hannes Salat
Costumes	Małgorzata Karpiuk
Photographie	Christine A. Maier
Montage	Jarosław Kamiński
Musique	Antoni Komasa - Łazarkiewicz
Producteurs	Damir Ibrahimović
	Jasmila Zbanić
Producteurs délégués	Nedžad Čerkez Beredža
	Mike Goodridge